

traduction, moins paraphrasée que celles de Cicéron et d'Avienus, est d'une versification un peu négligée. On en connaît plusieurs éditions ; celle de Lyon, 1608, est estimée. La meilleure se trouve dans les œuvres d'Aratus, publiées sous la direction de Joseph Scaliger, à Leyde, en 1600, par le célèbre H. Grotius.

Nous possédons encore de Germanicus des épigrammes latines, en vers élégiaques, sur divers sujets. On peut les lire dans la plupart des anthologies latines. La plus connue de ces petites pièces est relative à la mort d'un enfant thrace qui se noya dans l'Hèbre.

*Thrax puer, adstricto glacie, dum ludit in Hebro,
Frigore concretas pondere rupit aquas.
Dumque imæ partes rapido trahentur ab amne,
Abscidit, heu ! tenerum lubrica testa caput,
Orba quod inventum mater dum conderit urna :
Hoc peperit flammis, cætera, dixit, aquis.*

En voici une traduction littérale :

« Un jeune enfant glisse sur la surface gelée de l'Hèbre ;
« son poids fait éclater les flots durcis ; il tombe ! Un dur
« glaçon, hélas ! sépare de son corps sa tête charmante, et le
« tronc roule au gré des eaux rapides. Accablée de sa perte,
« sa mère enferme dans une urne les cendres du chef adoré
« recueilli sur la rive. Malheureuse s'écrie-t-elle, j'ai enfanté
« cette tête pour les flammes et le corps pour les ondes (1) ! »

(1) Cette épigramme, imitée du grec de Flaccus, a aussi été traduite par François I^{er} ; ce n'est pas la meilleure pièce du poète royal :

L'enfant de Trace allant sur l'Hèbre, lors glassé,
Son poix les eaux rompit par froict ja congelées,
Lesquelles, par rigueur, son corps avoit tirées.